

Débats

Par Clément Boileau

En résumé

L'histoire est une forme de broderie, écrit joliment Frédéric Sallée, et sa "mécanique des fils tissés forme une marquetière de savoirs, tout en laissant traverser le jour". C'est donc bien pour rendre un peu de lustre à sa discipline, qu'il estime malmenée par les temps qui courent, que cet agrégé d'histoire s'est intéressé à la façon dont nous l'apprenons au quotidien.

En résultat un livre relativement court, qui parvient à résumer les grands principes de la discipline, mais aussi son originalité intrinsèque.



Le franc-tireur HISTORIEN Frédéric Sallée

Bio express

• **Parcours.** Frédéric Sallée est agrégé et docteur en histoire contemporaine, professeur d'histoire-géographie, qualifié aux fonctions de maître de conférences et membre associé au Luchin (Laboratoire universitaire Histoire Cultures Italie Europe). Ses travaux portent sur la politique extérieure de l'Allemagne nazie.
• **Livres.** Il est l'auteur de plusieurs livres: "Sur les chemins de terre brune. Voyages dans l'Allemagne nazie (1933-1939)", paru chez Fayard en 2012; "Voyage dans les États autoritaires et totalitaires de l'entre-deux-guerres. Confrontations aux régimes, perceptions des idéologies et comparaisons (direction d'édition avec Olivier Dard, Emmanuel Mattiot et Christophe Poupaud)", également en 2012 et "Arctonomie du nationalisme", chez Le Cavalier Bleu, en 2018.

Votre livre reprend une série d'idées préconçues sur l'histoire, que vous battez en brèche en rappelant de grands principes méthodologiques. Qu'est-ce qui vous a amené à faire cette piqûre de rappel sur ce qu'est l'histoire et sur la façon dont on l'enseigne de nos jours?

C'est avant tout un ouvrage qui voulait répondre au pessimisme envers l'histoire, qui est omniprésente dans nos sociétés, à la télévision, sur les réseaux sociaux... Il y a un trop plein de fausses idées et de fausses vertues sur l'histoire en général, ce qui est la façon de faire de l'histoire ou son utilisation politique. J'ai voulu revenir aux bases méthodologiques qui sont un peu oubliées de nos jours. Ce livre répond également aux interrogations que je pouvais avoir avec mes lycéens ou étudiants, qui avaient des idées assez préconçues sur l'histoire, alors qu'ils sont censés être un peu plus neutres politiquement. J'ai été assez surpris de constater que malgré leur jeune âge, ils pouvaient déjà être englués dans le tout historique médiatique, c'est un peu grâce – ou a cause – d'eux que j'ai écrit cet ouvrage.

Quelles étaient les idées préconçues de vos élèves? L'exemple qui revient assez systématiquement

dans les classes, c'est lorsqu'on aborde l'histoire de la Shoah et l'histoire du peuple juif en général, on a très souvent une réflexion du type: "Ah, on va encore parler des Juifs..." C'est assez frappant.

Qu'est-ce que vous faites à ce moment-là? Faut-elle le cours, de manière anodine, et j'émite les lycéens ou les étudiants à faire le listing des heures qu'ils ont passées à étudier la Shoah. Et en déconstruisant cela avec eux on se rend compte ensemble – qu'ils n'ont pas plus étudié la Shoah que d'autres thématiques.

D'une certaine façon, vous montrez dans votre livre que plus les événements sont récents au regard de l'histoire, moins ils font consensus... Tout à fait. Cela tient au fait que lorsqu'on aborde un thème historique, on va voir naître des querelles entre historiens, qui vont confronter leurs points de vue. Au fur et à mesure du temps, cette mémoire de l'histoire va se refroidir et s'apaiser. Ce qui fait qu'une fois qu'on a avancé dans le temps, on peut arriver à des consensus sur des périodes extrêmement lointaines. Ainsi, très souvent, c'est justement sur les périodes les plus récentes que les consensus n'aboutissent

pas. En France, pour prendre un exemple, sur la question de la guerre d'Algérie.

En France, on entend souvent parler de "roman national" à propos de l'histoire du pays: qu'est-ce que cela sous-entend?

Il est vrai qu'il y a un particularisme des Français, lesquels sont très attachés à leur histoire, ce qui fait que l'historien universitaire a encore une certaine légitimité. Malheureusement, j'ai l'impression qu'aujourd'hui, tout le monde essaie de devenir un peu historien. Parfois cela a du bon: nous ne sommes pas propriétaires de la science. Mais je pense que les réseaux sociaux ne sont, aujourd'hui, pas compatibles avec la pratique de l'histoire. L'historien a besoin de temps pour développer sa science, pour éprouver les archives, écrire – cela reste une matière littéraire... On se rend compte que tout un tas de personnes utilisent ces réseaux en se faisant passer pour des historiens, or j'ai l'impression qu'ils ont un peu plus de visibilité que nous autres, qu'on considère comme des rats de bibliothèque. À titre personnel, j'aimerais voir beaucoup plus d'historiens sur les plateaux télé ou en entendre dans le débat public. Et je trouve que quand on fait appel aux sciences humaines et sociales pour animer le

"Aujourd'hui, tout le monde se prend pour un historien"

débat c'est très bien, mais malheureusement j'ai du mal parfois à voir dans les contradicteurs des historiens. C'est un peu dommage.

L'historien peut-il proposer une vision politique de l'histoire?

Il faut être vigilant. Ce faisant, l'historien lui-même peut se mettre dans une situation délicate en politisant son discours: c'est malheureusement le cas en France chez de nombreux confrères qui ont tendance à investir le champ de politique, ce qui peut être très négatif pour notre discipline. L'historien doit être neutre politiquement. C'est comme cela qu'il gardera ses lettres de noblesse.

Vous évoquez le cas Zemmour, qui n'est pas le dernier à politiser l'histoire de France – bien qu'il ne soit pas historien. Mais, contrairement à d'autres, vous êtes plutôt nuancé à son égard.

Zemmour a son point de vue politique, qu'il faut combattre avec des faits, de la rigueur, de la discipline, et des archives historiques concrètes. Si l'on passionne trop le débat, on risque justement de faire le jeu de son propos. Et malheureusement, c'est pour cela qu'il y a si peu de contradicteurs efficaces face à Zemmour. Si un historien faisait ce qu'on appelle du "debunking", et prenait ses argu-

ments pièce par pièce pour mettre à mal son discours, je pense que cela s'avérerait efficace.

Pourquoi personne ne s'attaque à ce "debunking" d'après vous?

C'est un constat désolant: face à Zemmour, trop peu d'historiens sont conviés. C'est la société qui veut ça. On manque de temps pour monter point par point toute la rhétorique d'un personnage comme Zemmour. Dans un débat politique passionné, la fonction de l'historien est diluée...

Vous consacrez un long passage aux différents types d'archives – écrites, orales, scripturales – qui sont la base du travail de l'historien. Qu'est-ce que la révolution numérique, qui bouleverse la notion d'archives?

C'est probablement l'enjeu le plus important à venir dans les prochaines années. Au-delà de la masse, c'est surtout la conservation qui pose question. Que fait-on de toutes ces données numériques? De ces milliards de mails échangés chaque année? Comment finance-t-on tout cela? Est-ce que tout est archivé? Est-ce que tout doit être conservé, considéré comme un document patrimonial? C'est à ces questions qu'il va falloir répondre avant même de pouvoir se lancer dans l'exploitation des données numériques. Sous peine d'avoir

des corpus qui seront inexploitablement alors que cela devrait être un outil fantastique. Il y a un vrai travail de réflexion à mener sur la méthodologie. Peut-être que cela va, effectivement, amener à se poser la question sur ce qu'est une archive.

Que pensez-vous des sites dits de "réinformation", qui se disent alternatifs et réécrivent l'histoire en fonction de ce qui les arrange?

Les jeunes auxquels j'enseigne se nourrissent malheureusement de ce type de sites et vidéos complétistes. Même un discours vidéo de dix minutes peut être dévastateur par rapport à un cours qui a pris deux semaines. Donc je suis très sensible à cela. De nombreux historiens vous diront qu'il ne faut absolument pas aller sur le terrain du complétisme – puisque d'un côté on va s'opposer à un complétiste, on va diffuser cette idée: je ne partage pas cette idée: il faut aller sur le terrain des complétistes pour démonter, pièce après pièce, leurs théories. Et ce n'est pas si compliqué. Une théorie du complot se base sur des indices que l'on fait passer pour des preuves; or l'historien ne se base pas sur des indices; il accumule des archives, ses archives vont devenir faits, et ses faits vont devenir preuves. La méthodologie est plus complexe et rigoureuse, mais c'est ce qui permet de tendre vers la vérité.

EXTRAITS

"Aujourd'hui, l'histoire se consomme. Déclinée sous de multiples formes (documentaires télévisés, reconstitutions historiques, jeux vidéo, supports scénaristiques d'échappé games), elle échappe au regard de son artisan, au grand dam de certains d'entre eux."

"Source de fantasmes, comme autant de totems révélateurs derrière lesquels se cachent pour maintenir une opinion mise à mal à l'épreuve des faits, l'histoire répond d'une mécanique rigoureuse à comprendre et transmettre."

"Dans son 'Manuel de l'historien' (1958), Ahavser von Brandt, archiviste de Lübeck, souligne le risque du 'mensonge et des contenus tendancieux' offerts par les archives. Les 'fake news' ne sont pas l'apanage du XXI^e siècle."

"L'historien ne converse pas seulement avec les morts. Il est une adresse aux vivants, leur insufflant ce supplément d'âme du passé pour leur faire comprendre où ils vont."

"Là où Paul Valéry soulignait que 'prévoir le futur en parlant du passé, c'est entrer dans l'avenir à reculons', l'historien est là pour remettre le monde dans le sens de la marche."

SON LIVRE



La Mécanique de l'histoire
De Frédéric Sallée
Éditions Le Cavalier Bleu
224 pages
Environ 20 euros